

À l'extérieur des mots

Simon Boulerice

Numéro 165 (4), 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87153ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

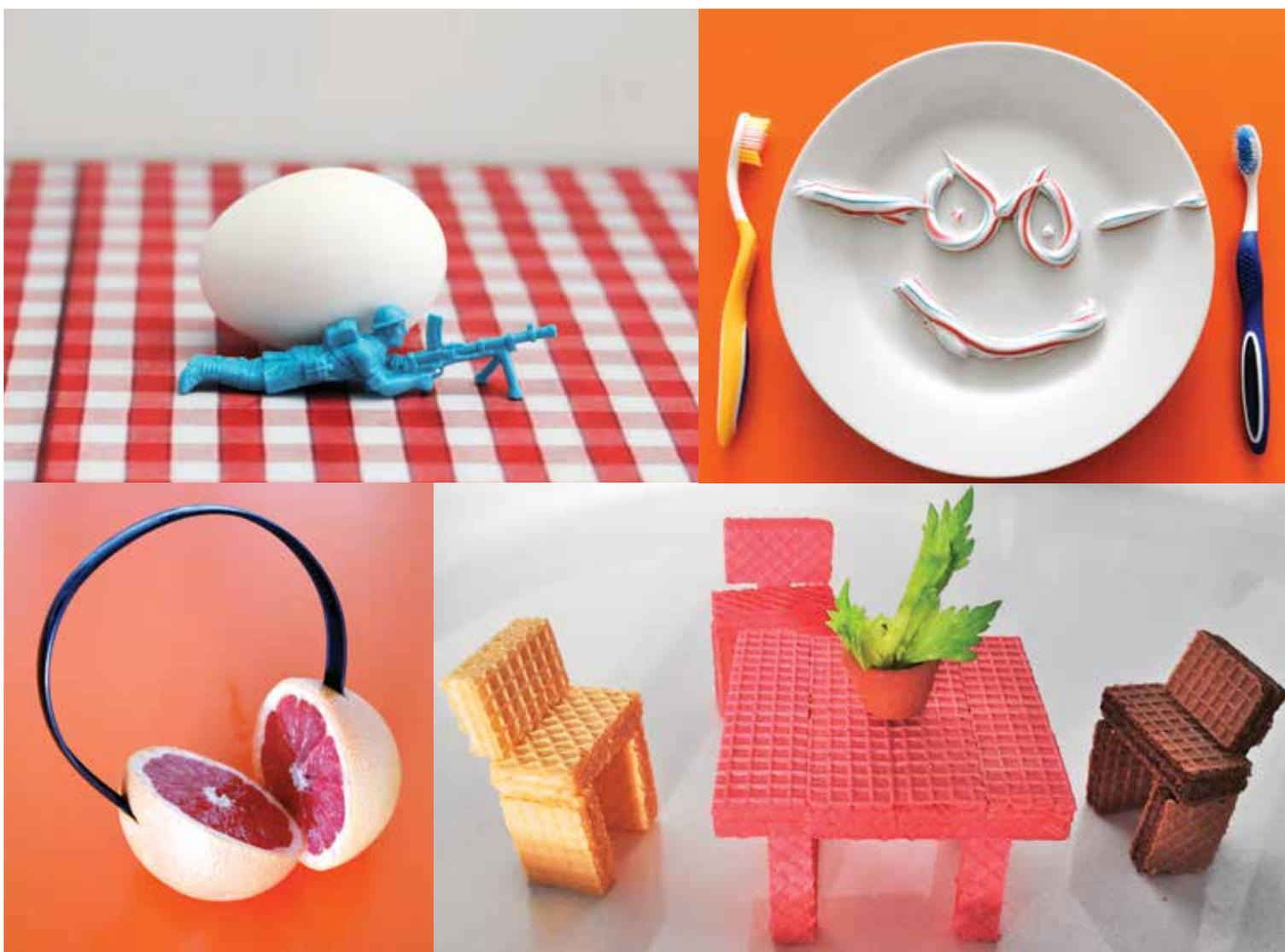
Citer cet article

Boulerice, S. (2017). À l'extérieur des mots. *Jeu*, (165), 58–59.

À L'EXTÉRIEUR DES MOTS

Simon Boulerice

L'auteur, à la prolixité légendaire, se lance dans un nouveau défi : écrire en se privant des mots.



Je me targue d'avoir été formé en danse autant qu'en littérature et en théâtre, mais je l'avoue: c'est la parole qui prend le plus ses aises dans mon art. Je prétends être au confluent du mouvement et des mots, mais ces derniers avalent tout rond ma gestuelle. Si quelques danses ponctuent mes deux solos (*Simon a toujours aimé danser* et *Les Mains dans la gravelle*), je concède que ce sont des moments bénis où le spectacle respire davantage, enfin aéré, délesté de ma parole. Ma propre volubilité m'essouffle parfois. N'a-t-on pas publié mon 40^e livre l'hiver dernier ?

En juin 2016, Serge Marois, mon parrain et complice de création jeunesse, directeur artistique de l'Arrière Scène, me proposait quelque chose qui était pour moi inédit: créer un spectacle visant un public de 4 à 6 ans. Ces jeunes spectateurs étant davantage réceptifs au « sensoriel » qu'au « textuel », la porte était alors grand ouverte pour m'éloigner des mots. Et si, enfin, je me permettais de bâtir ma dramaturgie à l'extérieur de la poésie narrative, du dialogue effréné, du soliloque mystérieux et de la tirade lyrique ?

Depuis toujours, les arts visuels m'attirent. Déjà, dans *Les Mains dans la gravelle*, je cherchais à fondre le fond et la forme: alors que le protagoniste exprime de quelle manière l'art l'a affranchi de la misère, il inaugure une installation où chaque œuvre se construit—à partir de presque rien—au fil de la représentation. Serge et moi avons eu envie de pousser ça plus loin, en nous déchargeant des mots, voire d'un thème-étincelle pour guider la création. Moi qui suis généralement mû par des thématiques obsédantes, des prises de parole me grattant le fond de la gorge, j'allais me priver du langage.

Quand Serge a parlé d'inviter un troisième créateur, j'ai avancé le nom de Sylvie Laliberté. Le travail artisanal, rafraîchissant et infiniment personnel de cette artiste

multidisciplinaire m'a toujours touché. Laliberté crée comme elle respire: elle écrit, chante, bricole, et toujours en dehors des cadres établis. Un jour, à l'émission *Plus on est de fous, plus on lit!*, je l'ai entendue dire: « Il y a beaucoup de violence dans mon travail, mais on parle toujours de ma naïveté. Moi, quand je travaille, je n'ai pas l'impression d'être naïve. J'ai plutôt l'impression de déployer une grande force, une certaine violence, car je suis en train de dire non à un format existant. » Je me suis reconnu dans ce constat-là. Serge a été séduit à son tour, et nous nous sommes rencontrés tous les trois. Sylvie a embarqué dans le projet: bâtir une pièce à l'extérieur de préoccupations textuelles. Idée ludique de Serge comme bougie d'allumage: nous acheter des appareils photo jetables en nous promettant de passer l'été à capturer nos observations les plus étonnantes, saugrenues, poétiques. Au terme du mois d'août, nous nous sommes montré nos trouvailles estivales. Si mes photos étaient illisibles et horriblement éclairées, l'idée derrière n'était pas inintéressante: une prise de courant démantibulée, une tasse drôlement ébréchée, un visage qui se devine dans un jaune d'œuf... Serge avait eu l'intelligence et la cohérence de photographier chaque soir un coucher de soleil à son chalet à Trois-Pistoles. Mais sans surprise, les photos de Sylvie étaient les plus intéressantes. Il y avait là des compositions surprenantes faites de bonbons, de fruits, de biscuits, le tout mêlé à des figurines de soldats. Devant ces photos, un *flash* nous est venu: évoquer un repas délirant.

Au moment d'écrire ces lignes, en juin 2017, nous sortons de 10 jours d'exploration avec deux concepteurs et trois acteurs généreux, sans aucun texte à nous mettre sous la dent, hormis un synopsis aéré. À travers l'univers biscornu et pimpant de Sylvie, nous avons construit une dramaturgie muette. Là où nous en sommes: ça s'appellera *À table!* Les consuls de trois pays différents dînent ensemble, tentent de conclure une entente. Ils doivent signer un contrat autour d'une question nébuleuse d'oléoduc ou de pont.

Trois consuls qui parlent des langues différentes, et qui devront trouver une façon de communiquer autrement qu'avec des mots. Au fil du repas, à mesure que les services arrivent sur un convoyeur, les consuls perdent leur superbe et dérapent dans l'enfance, l'amusement et le ludisme. Comme si le jeu était une occasion en or d'entrer en relation.

Au cœur de l'exploration, je suis tombé sur cette citation de Paul Buissonneau: « Le métier des enfants, c'est de jouer. » Les mots, pour moi, seront toujours des solives, des ancrages. Tant mieux, tant pis. J'ai l'impression d'être moi-même convié à un repas où mon langage est à réinventer, à rebrasser. Je suis heureux d'être entièrement dans le jeu. Dans le vertige total d'ignorer si ce qu'il y a à bâtir va tenir. C'est au tour du visuel de prendre ses aises. De s'évacher au-dessus de la parole, comme un convive n'écoulant que son confort. ●

Simon Boulerice, nouvellement codirecteur artistique de l'Arrière Scène, est un touche-à-tout épanoui. Il écrit principalement pour le théâtre, mais a aussi publié des romans et de la poésie. Ses œuvres ont souvent été récompensées. Parmi elles: *Javotte*, *Martine à la plage*, *Edgar Paillettes*, *Les garçons courent plus vite*, *L'Enfant mascara* et *PIG*.